

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3041. — 60^e Année.

SAMEDI 1^{er} AVRIL 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSELIN



AU MOMENT OU ALLAIT S'OUVRIR LA CONFÉRENCE DE PARIS.....

Un peu avant l'heure où les Délégués des nations alliées allaient se réunir au palais des Affaires étrangères, le généralissime Joffre et le général Roques, Ministre de la Guerre, se rendirent au quai d'Orsay, pour prendre part à la Conférence. Tout le long du parcours, les chefs de nos armées furent acclamés avec une frénésie pleine d'affection et de respect par la foule qui leur fit cortège. Dans le même temps, le général de Castelnau était, de son côté, l'objet des ovations les plus enthousiastes et les plus reconnaissantes.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

"KULTUR" INTENSIVE

Un certain nombre de personnes, de celles qui aiment à approfondir les choses et qui sont soucieuses de s'éclairer, demeurent, à l'heure actuelle, très perplexes et ne parviennent pas à comprendre en quoi le fait de brûler des cathédrales, de couler des navires chargés de femmes et d'enfants et de bombarder de paisibles villages où jamais n'a paru un militaire de quelque grade soit-il, indique un degré de civilisation raffinée et révèle un état social et politique parvenu à sa perfection.

D'autre part, les Allemands s'obstinent à affirmer, avec le plus grand sérieux, que leur « Kultur » est supérieure, qu'ils sont parvenus sur ce point à l'idéal, et que les autres nations croupissent dans une sorte de sauvagerie qui leur interdit de comprendre tout ce qu'a de sublime l'organisation teutonne.

Le problème se pose ainsi : cette « Kultur » tant vantée est-elle un bluff, une de ces facéties *monstres* telles qu'en concevaient Vivier, le corniste farceur ou Hervé, le compositeur toqué ? — Non, évidemment. Tout un peuple de soixante-dix millions d'hommes ne se ligue pas dans le but de mystifier, au prix de son sang, le reste de l'humanité. C'est donc nous qui sommes aveugles et qui, à force de veulerie et de légèreté, sommes incapables d'apprécier à son mérite la beauté du régime allemand et les immenses avantages que l'Univers en pourrait recevoir s'il y mettait un peu de complaisance et de bonne foi. La question est grave, vous le voyez, et demande à être étudiée, car, si, vraiment, c'est aussi bon que cela d'être Boche, ce serait de notre part un entêtement excessif de nous faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de profiter de l'aubaine.

Examinons, donc sans parti pris les effets de la Kultur là même où elle a pu, sans entraves, produire ses meilleurs effets, en Belgique. Voilà vingt mois que ce noble petit pays sert de champ d'expérience aux éducateurs d'outre-Rhin : leurs efforts ont eu le temps de s'y exercer librement et nous sommes en droit d'évaluer, d'après les fruits récoltés, la qualité et les aptitudes de ses nouveaux colons. Or cette évaluation n'est pas très engageante. La Belgique était, alors qu'elle ignorait la « Kultur », le plus accueillant pays du monde : les touristes étrangers y affluaient ; on y entrat et on en sortait sans l'ombre de formalité gênante ; on y trouvait des villes charmantes et miraculeusement propres, de splendides monuments, des auberges planctureuses, la vie à bon compte, une population qui semblait être toujours en fête ; on y trouvait prospérité, joie, bonheur, travail et liberté.

La merveilleuse civilisation allemande s'installe et, sur le champ, s'évertue : la tâche était tentante : il s'agissait de conquérir au plus tôt le moral du pays, dont on avait, un peu brutalement, envahi le territoire, de prouver que l'Allemagne excellait aussi bien dans les arts de la paix que dans ceux de la guerre et que la vieille terre de Flandre ne rencontrerait qu'avantages et profits à s'attacher pour toujours à sa grande voisine de l'Est. Aujourd'hui, après un an et demi de Kultur intensive, voici le bilan : La Belgique est aussi isolée du reste du monde que si elle constituait une île inabordable au milieu d'un océan inexploré ; personne n'y pénètre sans risquer la mort ; si l'on veut quitter le territoire, on se heurte à trois réseaux de fils électrocuteurs que gardent, de dix pas en dix pas, des sentinelles armées jusqu'aux gencives ; bon nombre d'habitants ont cependant quitté le pays, les uns pour toujours, fusillés, de nuit, dans les fossés de quelque forteresse, les autres, enchaînés et parqués dans des wagons à bestiaux, en route pour les geôles allemandes ; les plus belles villes sont rasées comme des champs de tir ; les plus séduisantes plages sont hérissées d'artillerie lourde ; le commerce est ruiné, l'industrie abolie, les caves sont vides ; la saleté, la crasse, l'ordure empaumentent le moindre village ; le pain manque, le charbon fait défaut, les belles forêts ont été saccagées ; trois millions d'êtres hurlent de faim et ne doivent de subsister encore qu'à la charité d'un comité américain ; et, devant ces résultats, les Won Bissing et autres apôtres de la civilisation boche s'extasient et se congratulent : « heureux pays ! de quel bourbier de barbarie nous l'avons tiré ;

proclament-ils... Ah ! comme il était temps que nous vinssions à son secours ! Le voilà maintenant « à la hauteur » et il partage, grâce à nos efforts, la félicité de la grande Allemagne ! » Les Belges, eux, et le reste du monde également, en contemplant cette épouvantable déchéance sans exemple dans l'histoire, se demandent avec effarement si ces Boches sont fous, ou s'ils pensent faire rire, en signalant comme bienfaits de leur supérieure Kultur le plus lamentable effondrement qui fut jamais.

Pourtant, il faut être juste, ils ont « des idées » : ils ont, par exemple, interdit de garder les serins en cage et de leur apprendre à chanter ; à R..., — je tire ce renseignement d'un journal suisse, — ils ordonnent de tenir les chats à l'attache, afin d'éviter que les ménagères, pressées par la faim, ne mettent en civets ces animaux rôdeurs par nature et d'une surveillance malaisée. Ce sont là merveilles de l'organisation teutonne, de cette ingérence en toute affaire, du prévoyant Etat qui se targue de ne rien laisser à l'imprévu et de tout réglementer jusqu'aux minuties. Il y a mieux : je sais, de façon sûre, que, sur une ligne de chemin de fer du département du Nord, dans la région encore occupée par l'ennemi, certaine garde-barrière vit un jour stopper, la nuit, devant sa maisonnette, un long train composé de fourgons hermétiquement clos. Une odeur infecte se répandit aussitôt dans l'air et la bonne femme, dont l'odorat n'en était pas à sa première épreuve, pensa : — « Ce sont des Boches qu'on trimballe d'un point du front vers un autre » ; — tout de même, se disait-elle, ils ne font pas grand bruit là-dedans ; ils sont exténués, sans doute, et dorment à poings fermés ». Comme elle en était là de ses réflexions, un soldat prussien sauta du dernier wagon sur la voie, et se dirigea en titubant vers la garde-barrière : il était vert, tremblait la fièvre et paraissait près d'expirer. — « Je vous en conjure, balbutia-t-il, donnez-moi un verre de vin, je n'en puis plus ». Le vin bu, comme la femme lui demandait la cause de sa faiblesse, le prussien, pour toute réponse, entr'ouvrit le panneau qui fermait l'un des fourgons : elle s'approcha, et faillit tomber d'horreur : le wagon contenait, entassés, et liés quatre par quatre au moyen de fils de fer, des cadavres d'allemands... le train tout entier en était rempli...

Depuis que cette aimable anecdote m'a été rapportée, j'ai appris que ce trafic est fréquent sur les lignes du Nord et de la Belgique : on dirige ces chargements macabres vers Seraing-sur-Meuse : les trains sont aiguillés sur une voie de garage, les corps dépouillés de leur vêtements ; on arrache des tuniques en loques les boutons de cuivre, précieux et rare métal, et les cadavres sont jetés dans des hauts fourneaux transformés en fours crématoires. Kultur !

Remarquez que de pareils faits, dont frémiraient le plus fruste des anthropophages, la vanité allemande s'enorgueillit : elle voit là, encore, une de ces manifestations de cette supérieure organisation qui fait la force et l'honneur de l'empire : ces soldats sont morts, n'est-ce pas ? Ils ne sont donc plus utiles à rien : et comme c'est habile ! C'est autant qui ne figurent pas sur les listes funèbres et qu'on pourra, sans mentir, signaler comme *disparus*. On évite ainsi d'émouvoir la population et l'on réduit le chiffre des pertes : tout est bénéfice en cette opération. Quant au respect des morts, à la douleur, à l'angoisse, à l'attente désespérée de leurs parents, fadaises tout cela : l'homme vraiment fort ne s'attendrit pas : « devenez durs », enseignait Nietzsche : le conseil a été docilement suivi.

Kultur encore cette septième arme que met en ligne, à chacune de ses attaques contre nos retranchements, le noble Kronprinz : la pompe à liquide enflammé. Imaginez-vous l'état psychologique d'un homme auquel ses camarades, en présence des chefs, attachent sur le dos le réservoir à pétrole, qui s'avance, vers le front ennemi, dardant aux bons endroits son tuyau d'arrosage, qui voit tomber, en poussant des rugissements de douleur, ces êtres humains qu'atteint son jet de feu, et qui poursuit, à trente ou quarante mètres de distance, de sang-froid, posément, sans l'excitation farouche du corps à corps, cette effroyable besogne ? Vous le représentez-vous rentrant au cantonnement, content de sa journée, se félicitant d'avoir bien manœuvré sa « lance », comme les arroseurs de nos jardins sur les gazons verdoyants. Il mange, il rit, il dort, il recommencera demain. Dans l'esprit perverti de quel monstre, à l'aspect d'un

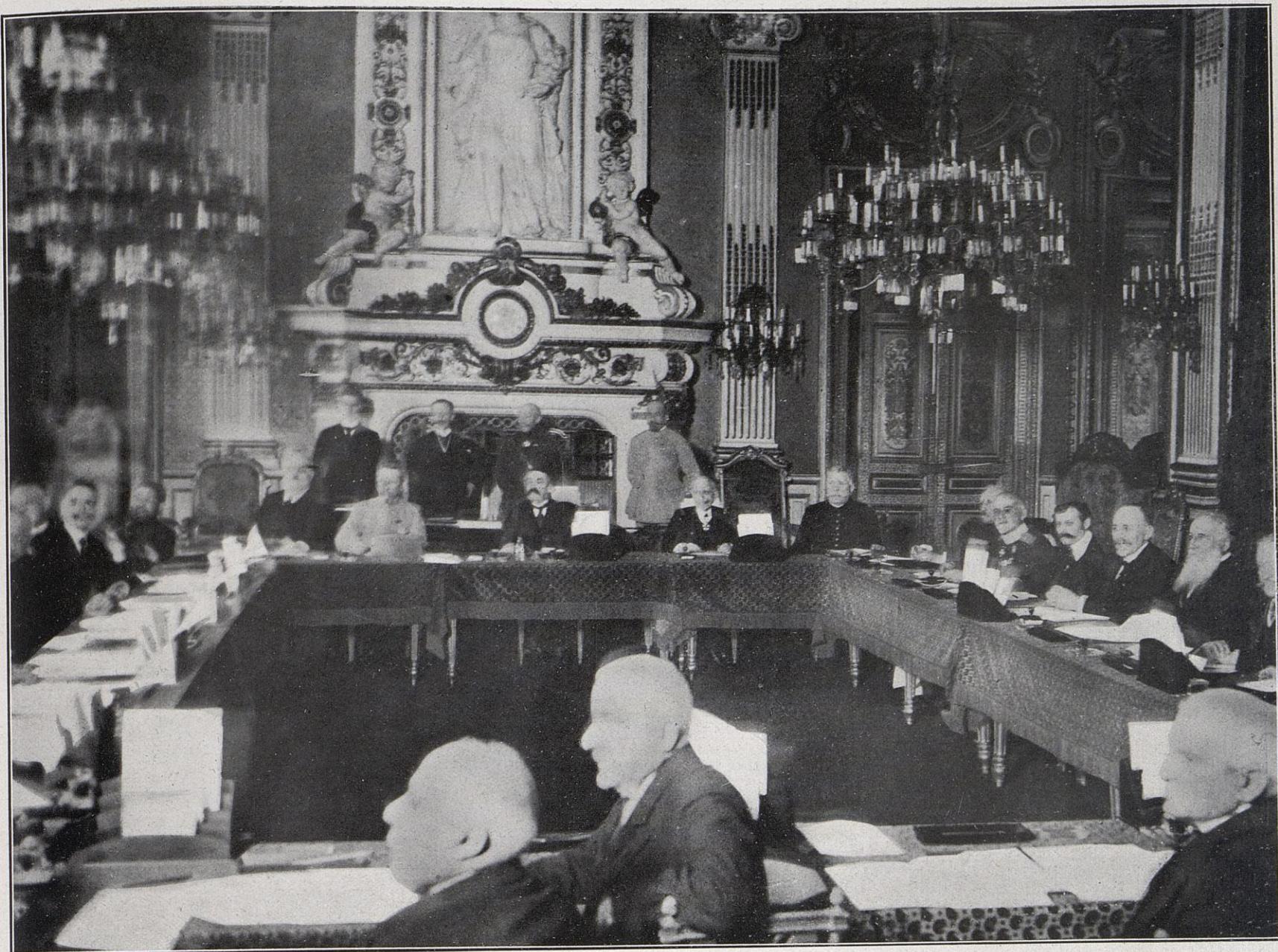
jet d'eau, a germé cette diabolique pensée : « si c'était du feu, comme ça tuerait bien ? » Et trouverez-vous, si ce n'est un allemand, un soldat au monde qui consentirait à se faire l'instrument d'une aussi lâche et infâme conception ? Kultur !

Apôtres de cette même Kultur, disciples de cette même organisation, ces boches d'Amérique qui, dans les sacs d'avoine destinés à notre cavalerie, insinuent des scies minuscules dont sera perforé l'intestin de nos chevaux ; apôtres également les misérables qui, dans les conserves de viande expédiées du nouveau monde à nos soldats, sèment des hameçons à double pointe, et s'imaginent combattre ainsi, de trois mille lieues de distance, pour la grande patrie allemande. Un avion boche, survolant récemment le territoire italien, laissa tomber sur Ravenne des bombes contenant des pralines dont chacune contenait, chimiquement amalgamés, des germes de maladies infectieuses. Kultur ! Ce sont ces méthodes qui mettent en joie les philosophes de Berlin, de Munich, de Tübingen et d'ailleurs : parce qu'ils les connaissent et les approuvent ils attestent que la race allemande est véritablement destinée « avant les autres, moins méritantes, à travailler efficacement au plus haut développement de l'humanité ! » — « Vous me demandez ce que veut l'Allemagne ? écrit le chimiste Ostwald. Eh bien l'Allemagne veut organiser l'Europe, car l'Europe jusqu'ici n'a pas été organisée, et nous, nous avons découvert le facteur de l'organisation ». Ceci dit, il rentre à son laboratoire pour y travailler à ce facteur : est-ce lui qui invente ces gaz asphyxiants ces bonbons à choléra et à fièvre typhoïde ? C'est possible, car son nom est grand là-bas et son pangermanisme est féroce. Il les connaît, à coup sûr, ces découvertes, il les perfectionne, il les consacre, il les répand — et il clame au monde qu'il contribue ainsi à son bonheur et à son perfectionnement !

Le plus extraordinaire, c'est qu'il se soit trouvé des peuples, non germaniques, pour couper dans de si effroyables et démentes balourdises. « Ça a pris », comme dit Gavroche : ça n'a pris, il est vrai, que sur les Turcs et sur les Bulgares : et si, par malheur, j'étais Boche il me semble que je me trouverais très peu flatté d'un aussi piteux résultat. L'Allemagne se trouve aujourd'hui dans une situation assez semblable à celle d'un parvenu de réputation suspecte, qui, après nombre de coups d'audace et d'opérations louche, se met à singer les gens du monde et se croit un seigneur d'importance : il s'est bâti une maison de parfait mauvais goût ; il est si peu accoutumé au bien-être qu'il prend naïvement sa grossièreté native pour de l'élégance, sa goinfrierie pour de la délicatesse, et sa rudesse pour du bon ton. Il s'extasie lui-même sur les heureux changements survenus en son existence de pauvre hère, jadis dédaigné : il vante à tous les passants l'excellence de sa cuisine, la belle tenue de sa maison, et le raffinement de ses habitudes. Parce qu'il ne crève plus de faim, il se croit parvenu à l'apogée des splendeurs humaines, et parce qu'il sait lire, écrire et compter, comme tout le monde, il s'imagine détenir toutes les connaissances humaines et égaler les plus grands génies, illusion qu'il proclame aux échos d'alentour.

Ses voisins, qui sont de bonne compagnie, le laissent chanter ses propres louanges ; il les invite à partager son opulence de pacotille et à profiter de son savoir universel : on le laisse dire : il s'irrite, s'indigne à constater qu'on ne prend au sérieux ni son importance de nouveau riche, ni sa science fraîche émoulinée ; et quand son outrecuidance passant subitement à la démence, il sort de chez lui, armé de pied en cape, pour imposer aux autres l'admiration qu'il a de lui-même, il ne rencontre de docilité que chez deux pauvres diables, à demi-sauvages et faméliques, que la peur des coups rend humbles et qui, pour un morceau de pain, se déclarent prêts à toutes les servitudes. Les autres voisins, gens de noble race et de prospérité hérititaire, se mettent en défense contre ce fou furieux et protestent qu'ils préfèrent la mort à la honte de subir son encrante hégémonie.

Je donne l'apologue pour ce qu'il vaut : mais j'en tiens pour ce que j'ai dit : c'est un coup dur pour la « Kultur » allemande qu'après expérience il ne se soit rencontré en Europe que deux puissances pour en apprécier la beauté, et que ces deux puissances se trouvent être les plus discréditées et les plus retardataires de toutes : la Bulgarie et la Turquie. G. LENOTRE.



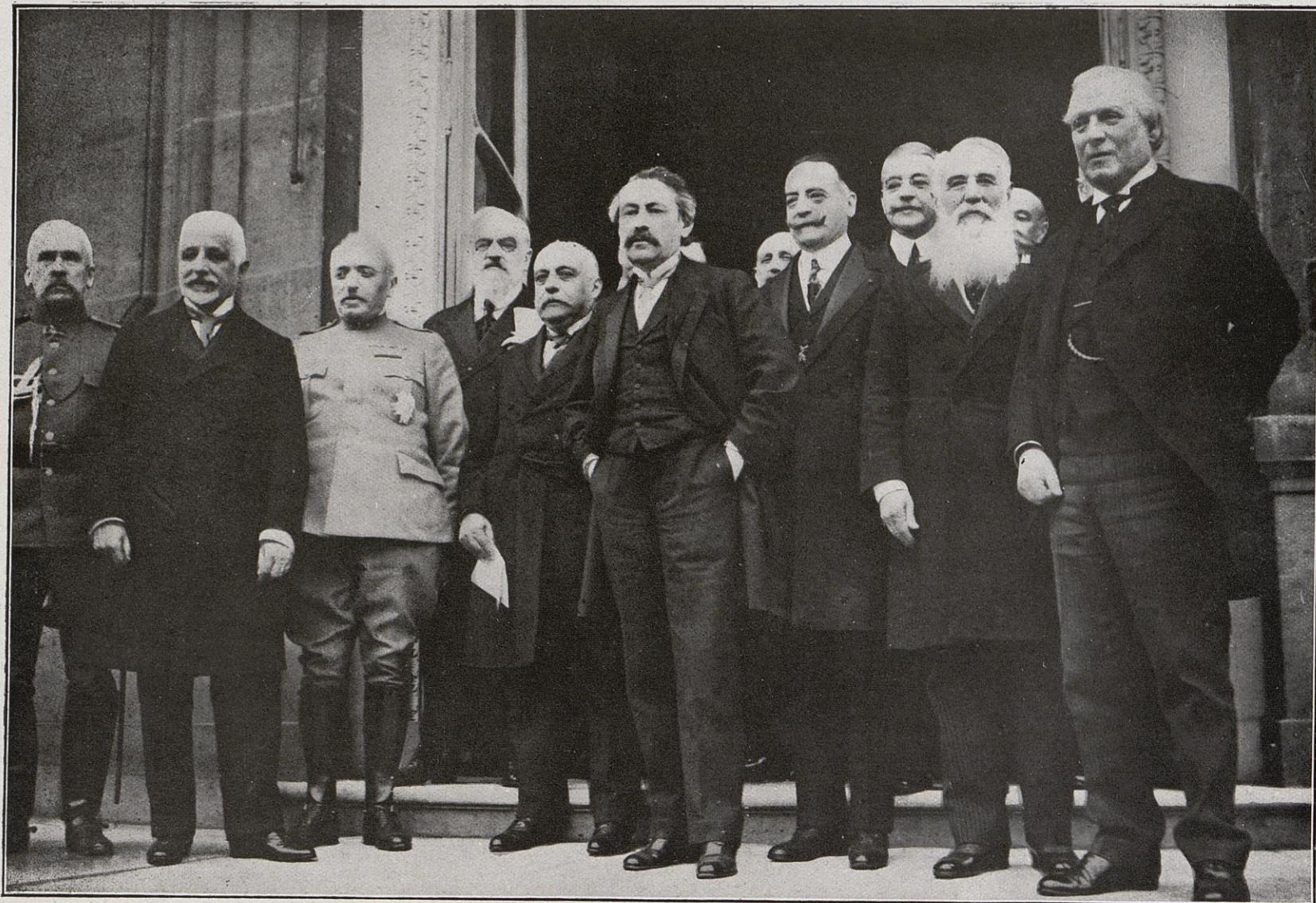
LA PREMIÈRE RÉUNION DE LA CONFÉRENCE DES ALLIÉS. — Autour de la table, de droite à gauche, on reconnaît le général Gilinsky, MM. Pachitch, Vesnitch, Yavanovitch, le général Rachitch, les généraux de Castelnau, Joffre, l'amiral Lacaze, M. Briand, le général Roques, MM. Bourgeois, Albert Thomas, Jules Cambon, de Broqueville et le baron Beyens. Au premier plan, MM. Salandra et Tittoni; dans le coin, M. Sonnino.



Le général de Castelnau, salué par la foule, s'apprête à remonter dans son auto, devant le ministère des Affaires étrangères.



Sir Edward Grey, ministre anglais des Affaires Etrangères, quitte le palais du quai d'Orsay après une réunion de la Conférence. (Photos Manuel.)



LA CONFÉRENCE DE PARIS. — *De gauche à droite* : Le général Gilinsky (Russie); M. Tittoni (Italie); le général Cadorna (Italie); M. Léon Bourgeois (France); M. Salandra (Italie); M. Briand (France); M. de Brocqueville (Belgique); M. Joao Chagas (Portugal); M. Pachitch (Serbie); M. Asquith (Grande-Bretagne).



Lord Kitchener sortant de la Conférence.



Lord Bertie of Thame et M. Asquith.

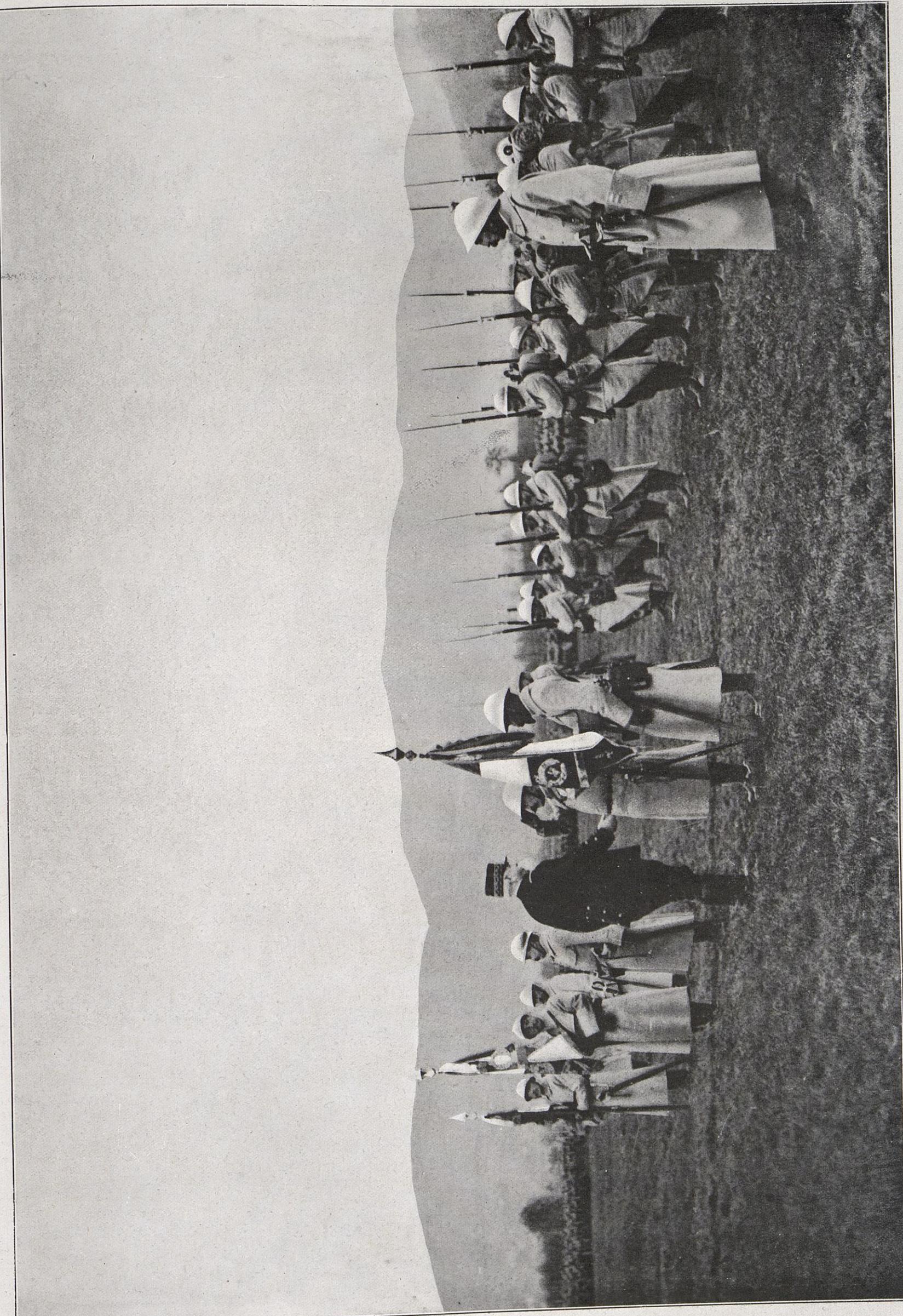


M. Salandra, M. Sonnino et M. Tittoni. (Cliché Naudin.)



M. Pachitch.

(Cliché Naudin.)



LES PREMIERS DÉFENSEURS DE VERDUN. — Le général Joffre a été passer, ces jours derniers, en revue la division d'infanterie qui, après avoir subi le tout premier choc des Allemands, du 21 au 28 février, à Verdun, a été amenée sur un autre point de nos lignes pour y être reconstituée. La présente photographie représente le généralissime félicitant un officier dont la conduite a été particulièrement superbe.



Le général Joffre, escorté de plusieurs généraux, passe en revue les troupes qui ont fait de si rude et si sublime besogne à Beaumont, Louvemont et Douaumont.



Le général Joffre profite de sa venue à pour remettre leur drapeau à de nouveaux régiments.

JOURS DE GUERRE

MARSEILLE. — Lorsqu'on arrive à Paris le soir, à l'heure qui précède le repas, il est impossible de n'être pas aussitôt frappé par l'impression intense que dégagent la profondeur des rues, l'immensité des constructions dans ces nouvelles pénombres, cette obscurité même que la guerre y a créées. Un manteau pèse sur les épaules, il enveloppe, on en est drapé, alourdi, sinon paralysé, du moins étreint. Et toute la profondeur des rues et toute l'étendue de la ville sont sur la nuque, sur les bras... On entre dans l'atmosphère du temps présent ; le cerveau de la France est bien là, parmi ces ténèbres, qui conviennent au recueillement de l'âme et à la sérénité dont a besoin l'esprit qui conçoit. Les larges abats-jour des réverbères, l'espace qui environne les lumières mettent dans la suite d'une avenue des silences comparables à ceux de la musique et tout à coup des accents comme au cours de sa marche funèbre. Chopin les a placés pour scander le pas des pleureurs inclinés.

A Marseille, dès la sortie de la gare, le long de ces larges voies plantées de platanes qui dévalent vers le port, les clartés, les globes aveuglants de lumière électrique causent à la sensibilité une brûlure, elles étouffent, elles empêchent de réfléchir et obligent à un besoin nerveux de mouvement. Ce n'est que le jour qu'on retrouve les images qui depuis tant de mois ont transformé notre vie et donné à toute la France un visage nouveau. Le soir, Marseille est au premier abord toute pareille à ce qu'elle était avant 1914... Bientôt même, on lui découvre une animation plus dense encore et plus chaude et tout une population engendrée par les événements.

Mais, avant tout, c'est ce contraste si frappant du soir, cette première vision d'avant-dîner, qui fait monter dans notre souvenir la crépuscule et la nuit de Paris, qu'il faut noter et retenir. Ici, le ciel est sans menaces. Le seul point de métal qu'on y pourra deviner, au sommet de la colline religieuse qui domine le port, sur le socle formé par sa petite basilique, sera l'or de la statue de la Vierge protectrice. La lourde masse dorée de Notre-Dame de la Garde, dressée au faîte de sa tour confondue avec le roc, lorsque les feux du couchant passant par-dessus les collines de Nîmes l'incendient, peut sembler quelque brillant esquif aérien, mais la proue en est un diadème céleste et jamais aucun projectile ne sera lancé de cet avion-là sur la cité.

LUNDI. — *Après dîner, un instant dans un music-hall.* Du promenoir aux cintres, la salle est bondée. Il est à peine neuf heures, on ne trouverait plus un strapontin inoccupé. Sur la scène, un clown et sa clownesse vêtus de rose pailleté d'argent font travailler deux chevaux nains, crinière au vent.

Le public souligne les moindres gloussements de l'homme en rose, ses réparties et son accent pseudo-anglais, qui ne sont point neutres, cependant, avec des explosions de rire. La fumée des tabacs différents qui se consument aux lèvres de tant de gens pressés flanc-à-flanc, le cou tendu, dans la direction du groupe rose, bleuit l'air traversé par les rayons laiteux d'une projection.

La journée de travail terminée, le Marseillais qui dîne tard vient passer ici une heure ou deux. Les soldats et les marins y sont en grand nombre, mais en quantité infime comparée aux civils. Les femmes n'y sont pas non plus en masse importante. A Paris, on en compterait le double dans une si vaste salle. C'est comme une sorte d'égoïste, d'impulsif besoin de plaisir d'une population qui n'a pas grand besoin de sommeil et que rien n'a contraint particulièrement à changer ses habitudes, à renoncer à ses distractions favorites.

A vouloir traduire les impressions ressenties, on s'aperçoit qu'il existe des nuances intraduisibles. Certes, ici, les journaux ne parlent que de la Guerre, elle y tient, non seulement la première place, mais presque toutes les colonnes lui sont consacrées ; les conversations y reviennent fréquemment ; on en discute, mais comme on parle dans un village de l'incendie d'un village rapproché et non pas comme ceux qui

en sont directement menacés dans le village même. Et cela se conçoit aisément.

Paris lui-même, n'a-t-il point ses théâtres, petits théâtres, ses bars, ses restaurants et ses salons où ceux qui arrivent du Théâtre de la guerre sont bien souvent quelque peu désorientés et maintes fois choqués ? Ne jugeons pas trop vite. Un millier de gens empilés dans une salle de spectacle, ou des terrasses de cafés, disproportionnées avec les dimensions de l'établissement — qui sont cependant au-delà du connu et qu'emplit, on pourrait écrire à toute heure du jour, une population peut-être moins avide de se désaltérer que de pouvoir échanger en commun, à plus ou moins de partenaires, des propos souvent imaginés à l'excès une salle de spectacle et des terrasses de café ne peuvent point prétendre à représenter la population d'une cité....

* *

MARDI. — *Vers deux heures. Le long du port, baigné par un chaud soleil de printemps, après une matinée froide.*

Loin, sur le quai de Rive-Neuve, presque à l'entrée de l'immense bassin, l'un des plus pittoresques du monde, avec sa ceinture de maisons étroites et montées les unes contre les autres comme pour mieux résister à la poussée du mistral et aussi à cette force d'aimant qui se dégage des mâts et des cordages d'un navire, d'une flottille, que les soleils et les vents d'ailleurs ont fardée.

A quai, un navire marchand, tout noir, l'air blindé, les flancs peints aux couleurs de la Grèce, le bleu et le blanc des enfants voués et qui porte le nom d'actualité de *Constantinos*...

Du bateau, des prisonniers allemands sont occupés à décharger de lourdes et longues barres de métal qu'ils entassent ensuite, les unes par dessus les autres, le long d'un convoi de wagons où elles seront hissées ensuite. Les prisonniers, vêtus de grosse toile bise, coiffés de cette casquette, de ce béret plutôt, à galon rouge, surveillés par plusieurs des leurs qui paraissent n'apporter pour la galerie qu'un seul oeil quasi négligent à la besogne, se mettent à huit pour transporter une des pesantes masses de fonte. Ils travaillent régulièrement, avec des mouvements disciplinés, précis, d'automates. On devine leurs muscles depuis longtemps entraînés, huilés par les exercices et la discipline. Leurs visages sont détendus, la plupart souriants. C'est même lorsqu'ils sourient qu'ils nous sont particulièrement désagréables à regarder. Nous ne voudrions point penser qu'ils peuvent trouver quelque douceur à la saveur d'une journée, alors que tant des nôtres souffrent si durement de leur exil en Prusse, y subissent les rigueurs du froid et le supplice d'une nourriture ignoble.

Un des jeunes sous-officiers allemands qui surveille ses *camarades* du haut d'un wagon découvert nous offre, aussitôt d'ailleurs, une revanche avec son visage sombre, la mélancolie qui emplit de trouble ses yeux, son indifférence factice, l'intérêt passionné avec lequel il ne peut se défendre de suivre de cette plate-forme roulante le mouvement des promeneurs. Celui-là n'est pas une brute ignorante. Se trouver à l'abri de nos obus et des projectiles crachés par nos mitrailleuses ne lui suffit pas. Le sourire de ses frères de captivité l'humile. Il se croise les bras. Lui, s'il fait mine de les commander à l'ouvrage, c'est avec tant de détachement qu'ils s'apercevraient bientôt, s'ils n'étaient de si paisibles manœuvres, qu'il ne souhaite que de ne leur faire rien faire et ne point alléger le navire grec de tant de barres de fonte destinées sans doute à fabriquer des munitions !

Dans un fiacre découvert, passent trois jeunes officiers de l'armée anglaise, australiens, dont le feutre kaki est crânement maintenu relevé à gauche. Le cocher a ralenti le pas de son cheval. Il lui plaît de permettre à nos hôtes de détailler des rescapés de « notre 75 », ces échantillons de boches, qu'ils vont aller combattre là-haut. Trop occupés par leur besogne, leur *hard labour*, les prisonniers qui ne voient rien devant eux que l'azur de leur sécurité, n'ont même point soupçonné la curiosité polie, froide même des sujets du roi Georges V. Le petit sous-officier les a vus venir, lui. Ce n'est plus ma liberté de promeneur curieux qu'il observe avec une morgue

feinte ; mais la liberté de ces grands garçons imperturbables et décidés, qui n'auront même point fait mine de l'avoir discerné dans le paysage, et qu'il sent venir, les paupières à demi-fermées, les yeux à l'abri des cils, comme un fauve de ménagerie.

Que je voudrais que les pensées qui tournent derrière ce petit front d'allemand vinssent s'écrire au-dessus de l'arcade de ses sourcils. Ah ! toute cette fonte, dont chaque barre roule un bruit sonore et sec en retombant sur l'amas de celles qui l'ont précédée, toute cette fonte, que ne peut-il la projeter sur ces anglais libres qui vont aller vers la guerre, combattre les siens. Et, comme si le poison de ses réflexions devenait trop amer, comme si on lui injectait dans les veines un liquide brûlant qui les dévore, il fait un geste, se retourne, les yeux levés, pour ne plus rien voir...

Ni les bâtisses, serrées comme des recrues à l'appel, ni les coupole de la Major, au delà, et la ville arrondie, pullulante, immense, blonde, rouge, vermeille, ni les cheminées de navire crachant une fumée blonde, ni les mâts des vieux vaisseaux, où l'air du large balance des pouilles, des cordages et des oriflammes, ni tout ce qui lui montrerait la France, ses alliés et lui crie, à lui, captif, notre confiance, notre sereine allégresse, notre sécurité dans l'avenir...

* *

JEUDI. — *Sur la Cannebière.* — Deux hindous vêtus de l'uniforme kaki et coiffés d'un haut turban qui laisse pendre une sorte de long voile plié à plat derrière la nuque. Ils tiennent une canne à la main. Ils remontent la large rue, graves, raides, l'air, comme on dit dans le peuple, de porter le Saint-Sacrement. Les cheveux d'un noir luisant, comme laqué, le teint safran, les yeux d'un jaune qui brille blanc, ils ont l'air de personnages d'enluminure sortis de leur paysage d'avril aux sources jaillissant du pied d'un cyprès parmi des essaims d'aspodèles, pour aller faire la guerre dans *Piccadilly* ou *Green-Park*.

Aussitôt derrière eux, cinq ou six maures qui font penser au *Dernier des Abencerrages*, aux adieux de Boabdil et aux toiles resplendissantes et sombres de Braugwyn. Un fez entouré d'une loque blanche sur la tête, les culottes amples, les jambes nues ils avancent, les coudes écartés en échangeant des paroles rauques. Quelques annamites, en uniforme bleu sombre d'artillerie de marine, mais demeurés coiffés de leur étrange chignon huilé, les croisent.

Derrière eux deux officiers anglais au type aristocratique le plus pur, aux jambes longues, serrées dans des bandes molletières plus claires que le ton du costume.

Ils vont à grandes enjambées, comme s'ils pensaient avoir chaussé les bottes de sept lieues, sans qu'aucun encobrement parvienne à ralentir un seul instant leur allure. On pense à deux purs sang exécutant quelque pas sous l'œil enviré du dresseur.

Des chasseurs alpins, dix-neuf ans, blonds, comme le seigle, insouciants, nerveux et musardeurs, s'égaillent sur l'asphalte, à laquelle leurs lourdes chaussures ferrées sont peu faites. Le passage des hommes pain d'épices et des anglais les amuse... Puis voici un écossais la toque fendue posée tout d'un côté sur la tête, qui flane, le buste en avant, en se dandinant et qui a remplacé le kilt, la petite jupe traditionnelle, à fond gros bleu, dont la disposition des rayures apprend à quel clan ils appartiennent, par un pantalon de cette même étoffe rayée, si fort en honneur à certaines périodes de la mode féminine. Ce pantalon, imposé par les circonstances, fait naître un sourire, vite réprimé...

Ces blonds, ces noirs, ces hommes couleur d'olive verte, ces Sénégalais d'un bronze si magnifique, au nez camard, aux lèvres en bordure de siège capitonné, ces fils de lord ou d'industriel de la Cité, ces marins de Douarnenez et de Saint-Thégonnec et de Landivisiau, qui veille au seuil de la lande vaporeuse, un même idéal les anime, c'est le même souffle de guerre qui les a conduits — et les fait passer et repasser là, sur quelques cent mètres de rue marseillaise...

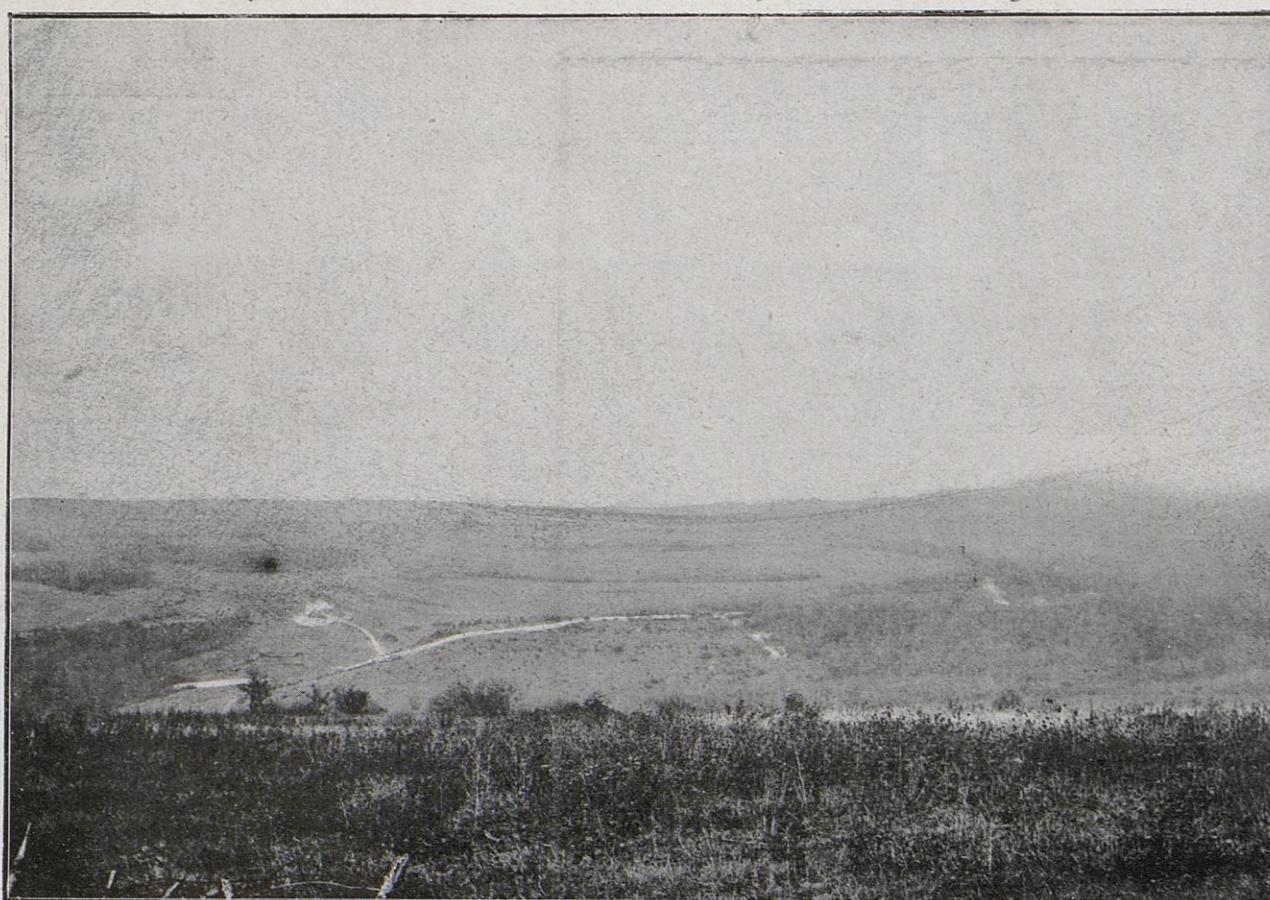
ALBERT FLAMENT.

(Reproduction et traduction réservées.)



Au moment où l'infanterie allemande se rua, en rangs serrés, vers nos positions, nos 75 ouvrirent un feu d'enfer sur l'ennemi, tandis que nos mitrailleuses tiraient et balayaient le terrain sans arrêt. L'hécatombe fut formidable. Des rangs entiers de Boches s'effondrèrent les uns sur les autres, et toujours de nouveaux combattants venaient se faire abattre par nos canons. Lorsque la nuit tomba, l'aspect du champ de bataille était terrifiant.....

LA MOISSON DE VERDUN (*Composition de Ch.-B. de Jankowski.*)



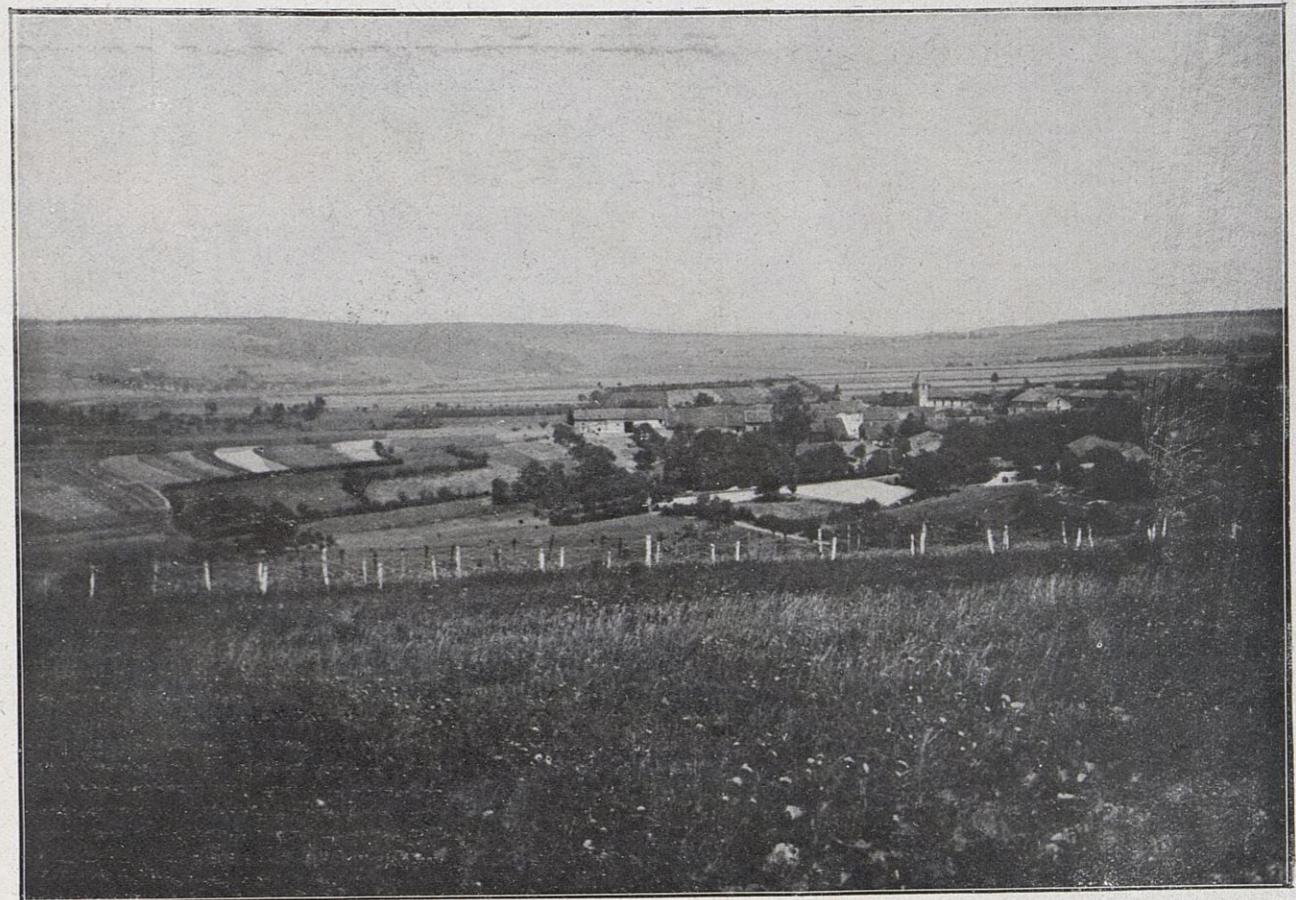
Vue du bois de Consenvoye, prise du bois d'Haumont.

1er AVRIL 1916



Un poste optique, avec le cycliste qui transporte les messages à destination.

1er AVRIL 1916



Louvemont et la côte du Poivre.



Le général Gouraud inspectant les troupes la veille d'une attaque.



Entrée de la citadelle de Verdun.



Monument élevé aux défenseurs de Verdun.



M. Albert Thomas, Sous-secrétaire d'Etat aux Munitions, visite un dépôt d'obus.



La soupe des guetteurs qui, tout en mangeant, ne cessent pas leur garde vigilante.



Prémunis contre les vagues de gaz asphyxiants, les «poilus» attendent stoïquement le choc de l'infanterie.



Pour arrêter la marche des ennemis s'apprêtant à foncer sur leur tranchée, nos vaillants soldats leur envoient quelques obus à ailettes.



A peine la vague des gaz délétères est-elle passée, que nos rudes soldats, sachant que l'ennemi n'est pas loin, lancent frénétiquement leurs grenades.



Le général anglais Mahon, accompagné du général Bailloud et de lord Granard, décore quelques-uns de nos soldats.

LETTER DE SALONIQUE

28 Février 1916.

Mon cher Ami,

Au moment où j'écris cette lettre, tous les yeux sont tournés vers les corps d'armée qui luttent si vaillamment devant Verdun.

Nous avons, ces cinq derniers jours, attendu avec l'impatience que nous imaginons, l'arrivée des communiqués.

Certes, nous savions que les travaux de défense organisés autour de la place la rendaient très difficilement vulnérable et que le Kronprinz s'y était déjà plusieurs fois cassé les dents, mais nous avions aussi compris tout de suite que l'ennemi fournissait un effort considérable et mettait dans la partie tous les atouts dont il pouvait encore disposer.

Jugez de notre angoisse.

Enfin il semble bien, aujourd'hui, que l'offensive des Allemands est enrayée définitivement et que leurs pertes sont considérables.

La bonne nouvelle arrivée hier se répandit dans la ville comme une traînée de poudre et quand la musique militaire française qui donne chaque dimanche un concert dans Salonique commença la Marseillaise, ce fut avec une ardeur et un enthousiasme indescriptibles que les nombreux troupes présentes, applaudies à tout rom-

pre par les Grecs, entonnèrent l'hymne national.

Lorsqu'on est loin de la France comme nous, on ne vit que dans l'attente des nouvelles. L'arrivée des courriers trop lents et trop espacés toujours, hélas, est une joie que vous ne pouvez pas vous figurer, et pour nous, la télégraphie sans fil dont les ondes mystérieuses nous relient à la Patrie est la bonne fée qui nous rapproche de nos camarades dont le courage maintient le front français, cependant que nous préparons ici d'utiles diversions.

Oh ! ce communiqué qui vient deux fois par jour nous tenir au courant des opérations, comme il est accueilli ! On le lit vite, puis on le relit et ceux qui occupèrent en France le secteur dont il est question sortent leurs anciennes cartes, rappellent leurs souvenirs et font sur la région, les points cités et la situation, une conférence improvisée, ce que l'on appelle, en termes militaires, un « amphithéâtre ».

**

Ici, pour le moment, c'est le calme complet, les Bulgares exécutent bien, parfois, de petits mouvements derrière la frontière, mais ils n'avancent pas.

Seuls, nos aviateurs font vraiment la guerre et ils la font bien.

Le service aéronautique de l'armée d'Orient mérite d'être signalé à l'admiration de tous pour

son activité, son audace et les magnifiques résultats obtenus.

Pensez que depuis cinq mois, dans une région effroyablement difficile, cahoteuse, coupée de ravins qui font de dangereux appels d'air, au milieu des remous les plus violents, nos escadrilles de reconnaissances, de chasse ou de bombardements ne cessent pas de faire le plus utile travail.

Et au bout de ces cinq mois, après avoir bombardé, Monastir, Pétrich, Melnik, Strumitsa, les campements ennemis, après avoir signalé le moindre mouvement des troupes adverses et fait de belles photographies de leurs travaux, après avoir abattu deux avions allemands, nos aviateurs sont tous là, n'ayant à déplorer aucun accident, ni aucune casse.

C'est admirable !

**

Tous les services, d'ailleurs, fonctionnent ici d'une façon remarquable et le travail se fait facilement grâce à la bonne humeur et à la bienveillance du grand chef.

Un des talents du général Sarrail est de savoir mettre l'homme qu'il faut dans le poste qu'il faut.

L'affection et l'admiration qu'il inspire font que chacun donne avec ardeur dans sa sphère tout ce qu'il peut donner et que les choses s'exécutent vite et bien.

Profitant de l'accalmie présente, voilà qu'il vient de décider la création à Salonique d'un petit Musée de l'armée d'Orient.

Nos hommes en creusant leurs tranchées découvrent parfois des poteries, des monnaies, des monuments funéraires. Il fallait protéger ces vestiges de l'émouvant passé macédonien et, si le temps nous en était, laissé organiser des fouilles rationnelles.

Aussitôt une équipe d'officiers de réserve : archéologues, anciens normaliens, anciens élèves de l'Ecole d'Athènes, s'est organisée.

Dès qu'on lui signale une mise à jour intéressante, un de ses membres part diriger la fouille, prendre les mesures de préservation nécessaires, assurer le transport de la pièce rare.

Bien entendu ces objets, exposés par nos soins, seront remis au Gouvernement Grec à qui ils appartiennent de droit.

**

Ce souci que nous prenons de protéger leur patrimoine artistique et les ravitaillements que nous avons fournis ces temps derniers aux troupes grecques de Salonique, ont rendu nos rapports avec les autorités définitivement amicaux, et la visite que le général Sarrail fit au Roi à Athènes a dissipé bien des malentendus.

Rien n'a transpiré de l'entretien qui eut lieu entre le Monarque et le représentant de l'armée française, mais nous savons qu'il fut très cordial.

L'accueil de la population a été plus que chaleureux et les nombreux espions boches qui pullulent dans la capitale de l'Hellade ont pu se convaincre que la France n'avait rien perdu de son prestige et de son attrait.

Je vous quitte pour aller aux nouvelles. Ecrivez-nous des détails.

Recevez mes fraternelles amitiés. X...



LE VOYAGE DU GÉNÉRAL SARRAIL À ATHÈNES. — Pendant que le chef de notre corps expéditionnaire s'entretenait avec le roi de Grèce, les officiers qui accompagnaient le général Sarrail visitent l'Acropole. Ces images représentent nos officiers : 1^{er} devant le temple de la Victoire Aphaïe ; 2^o parmi les colonnes abattues du Parthénon. Au premier plan le colonel Jacquemot, chef d'état-major de l'armée d'Orient. (Photos de M. Dunan.)



L'arrivée du prince-régent de Serbie à la gare de Lyon. — Les présentations officielles.

—



La réception à l'Hôtel de ville. — Le Prince et le Président. (Cliché Naudin.)



M. Pachitch, président du Conseil des Ministres serbe. (Cliché Naudin.)



La foule massée devant le palais municipal acclame frénétiquement le jeune Prince qui, par sa bonne grâce et le charme de ses manières, a, dès l'embrée conquis l'affection de tous ceux qui déjà admiraient profondément son héroïque vaillance.



LE PRINCE ALEXANDRE, REGENT DE SERBIE

Le fils du roi Pierre est notre hôte en ce moment, et la population parisienne a fait le plus chaleureux accueil à ce jeune héros qui, après avoir sauvé ses soldats et les avoir rééquipés, a tenu à entrer en rapports directs avec notre Gouvernement.

Il est né à Cettigné (4 décembre 1888), où son père, alors simple prétendant au trône de Serbie, avait épousé la fille aînée du roi Nikita de Monténégro, morte en 1890. Son frère aîné, le prince Georges, renonça à ses droits en sa faveur. Pendant

la guerre contre la Turquie, le prince Alexandre commanda la première armée qui se couvrit de gloire, et il en conserva le commandement au cours de la seconde guerre balkanique.

Peu avant que l'Autriche ait lancé l'ultimatum qui donna naissance à la guerre qui bouleverse aujourd'hui l'Europe, il fut appelé à la Régence du royaume et prit, en même temps, le commandement suprême de l'armée.

C'est à son énergie que cette vaillante armée doit

d'avoir pu effectuer la prodigieuse retraite que l'on sait.

Tous ceux qui ont approché ce jeune prince s'accordent pour vanter son courage, sa grandeur d'âme et la profondeur de son dévouement à la cause des Alliés.

C'est, en outre, un chef militaire de premier ordre et qui conserve, ainsi que ses soldats qui l'adorent, la foi inébranlable dans les destinées de sa nation.



LE PRINCE-RÉGENT DE SERBIE AU GRAND QUARTIER GÉNÉRAL FRANÇAIS. — Au cours de la visite que le prince-régent de Serbie fit récemment de Serbie au Grand Quartier Général, il y eut un instant particulièrement émouvant : ce fut celui où le prince, avec une chaleureuse admiration, félicita le général Joffre, pour la merveilleuse défense de Verdun. Le général reçut les félicitations (Section photographique de l'Armée.)

LE MOIS RETROSPECTIF

LE MONDE, LE THEATRE ET LA MODE,
IL Y A CINQUANTE ANS
(Mars 1866)

Pour succéder à Ampère, littérateur, historien, et fils du célèbre savant, c'est à M. Prévost-Paradol que l'Académie donne la préférence, au détriment de Jules Janin dont elle a évincé la candidature. Fils d'une sociétaire appréciée de la Comédie-Française, M^e Paradol, et d'un ancien chef de bataillon en retraite, M. Prévost, le nouvel immortel, est le plus jeune des quarante, n'ayant que trente-cinq ans.

Comme journaliste, il s'est signalé par son opposition et par ses attaques contre l'Empire, qui lui ont valu des poursuites du gouvernement ; c'est même à cette attitude combative qu'il doit, dit-on, d'avoir obtenu les suffrages académiques car on est franchement réactionnaire, sous la coupole. Du reste, son bagage est suffisant pour justifier son élection. M. Guizot en témoigne, en sa qualité de parrain, lorsqu'il dit à son nouveau collègue : « Vos titres, Monsieur, étaient de ceux qui sont faits pour plaire particulièrement à l'Académie. La presse périodique est une brillante et séduisante arène. C'est votre honneur de l'avoir appelée et poussée dans sa vraie voie, en y marchant consciencieusement vous-même... »

« Vous avez donné un bel exemple d'indépendance et de fidélité dans vos convictions, d'élévation tempérée dans vos idées et dans vos sentiments, de dignité fière et éloquente dans votre langage... »

Dès lors, nul n'aurait pu croire à l'évolution qui se produisit quelques années plus tard, quand Prévost-Paradol accepta une mission diplomatique de ce même gouvernement dont il s'était montré l'irréconciliable adversaire.

Est-ce pour se punir de cette volte-face que les uns qualifient de « chemin de Damas », et les autres, de trahison, qu'en fin de compte, il se tira un coup de pistolet, en pleine poitrine, à Washington ?

D'aucuns ont insinué qu'une déception amoureuse motiva, surtout, le dénouement tragique de cette existence si envoiable jusqu'alors, en apparence du moins.

Que tout cela est loin de nous, et qui se souvient aujourd'hui des « Anciens partis », l'un des pamphlets les plus lim-

pides qu'on ait écrit depuis Paul-Louis Courier, disait-on, lorsqu'il parut, en ne tarissant point sur les mérites de son auteur que ses contemporains considéraient comme « le plus brillant journaliste » de l'époque.

On a conté qu'au temps où il se montrait le plus hostile au régime, il fut très surpris d'entendre un jour un perroquet qui il possédait, crier, de sa plus belle voix : « Vive l'Empereur ! »

Il ne lui avait pourtant jamais appris rien de tel, loin de là. Il sut, plus tard que c'était un de ses amis intimes qui avait trouvé drôle d'enseigner cette phrase à l'oiseau.

Ce badinage prend une allure de prophétie, lorsqu'on voit comment, par la suite, s'étant rallié et adorant ce qu'il avait voulu brûler, Prévost-Paradol finit par dire, à son tour comme le perroquet.

**

A l'Odéon, première très attendue de *La Contagion* d'Emile Augier. Faute d'avoir pu faire passer sa pièce à la Comédie-Française où Ponsard tient l'affiche avec *Le Lion amoureux*, l'auteur l'avait portée sur la rive gauche en obtenant que Got lui fût prêté pour créer un rôle important.

C'était, à cette époque, toute une affaire pour les Parisiens, que de « passer les ponts », toutefois, il y a une grande animation autour du théâtre où l'on attend l'Empereur et c'est un tout autre événement que quand l'un des nombreux successeurs de M. Thiers à l'Elysée honore, de nos jours, un spectacle de sa présence.

La voiture impériale arrive précédée de deux guides, sabre au poing. De nombreux sergents de ville assurent l'ordre.

Dans la salle, lorsque les Souverains paraissent dans leur avant-scène, quelques cris de « Vive l'Empereur » sont arrêtés par une protestation des étudiants, mécontents d'une mesure du Baron Haussmann qui va transformer la Pépinière, leur coin favori du Luxembourg.

L'Impératrice a relevé très haut l'écran et tient constamment son éventail devant ses yeux.

En face, la princesse Mathilde se reconnaît dans l'angle de sa loge, accompagnée par le prince et la princesse Gabrielli et par Sainte-Beuve.

Dans d'autres loges, George Sand à

côté de M. Victor Bories, et derrière elle, La Rounat, directeur de l'Odéon, et Emile Augier, en personne, qui a tenu à assister à la bataille ; Théophile Gautier, Paul Dalloz, Pierre Véron, etc.

L'orchestre — il y en avait alors dans tous les théâtres, et même à la Comédie-Française où l'on jugeait quelques flons-flons indispensables avant le lever du rideau — l'orchestre a été supprimé et remplacé par des fauteuils. Le Tout-Paris d'alors est là.

Les interprètes sont : Got, Berton, Brindepau et Porel, alors tout nouveau au théâtre ; puis, MM^{es} Eugénie Doche, Lhuillier, Gérard et Damain.

Salle assez houleuse. On s'y agite ; on soulève une foule de questions à propos de la pièce qui flagelle certains personnages de la société contemporaine ; on applaudit ; on siffle, même. Finalement tout s'est terminé sans encombre, et l'Empereur n'a pas quitté sa loge avant la fin.

— Au Châtelet, dans une reprise de « Fanfan la Tulipe », on applaudit Mélingue, « l'âme de ces grands drames qui remplissent toute une soirée », et M^e Desclauzas qui, naguère « fluette et palpitative » a acquis, depuis lors, nous conte Monselet, « un agréable embonpoint ».

— A l'Ambigu *Gabriel Lambert*, drame d'Alexandre Dumas et A. de Jallais, réunit sur l'affiche les noms de Lacressonière, Castellano, et de M^e Page, dont on loue, fort la beauté.

Beauté volumineuse, si j'en juge d'après mes souvenirs d'enfance, lorsque cette actrice passant une saison sur une petite plage normande où je me trouvais, les mauvais plaisants prétendaient qu'à l'heure où elle prenait son bain, le niveau de la mer montait visiblement.

— A Déjazet, reprise de *Monsieur Garat*, l'un des premiers vaudevilles de Victorien Sardou. C'est le triomphe de M^e Déjazet dont la jeunesse s'éternise, malgré son acte de naissance qui lui inflige à cette époque entre soixante-huit et soixante-neuf printemps.

Je nommais plus haut M^e Page. Selon des potins de coulisses, elle aurait supplanté dans le cœur de l'acteur Charles Fechter, l'un des favoris du public d'alors, la pauvre Déjazet qui, durant quatre années, avait été épouse de cet artiste, après lui avoir vu jouer le rôle de Phœbus, dans *Notre-Dame de Paris*. Ce fut là le dernier déboire amoureux de la verveuse comédienne, mais non pas le moins cruel.

Les bons faiseurs baptisent les robes selon leur fantaisie.

La « Diavolina », l'« Effendi », la « Dora d'Istria » et la « Cérès », se portent avec la casaque assortie, flottante, et ressemblant à une camisole. La « Cérès » vaut d'être décrite. C'est une étude artistique (?) en taffetas vert laurier, garnie de larges feuilles de taffetas vert qui remontent, en tablier, sur le devant de la jupe.

Le corset est détrôné par la ceinture Régente « qui soutient sans comprimer » et laisse à la poitrine son libre épousagement.

Les chevelures sont volumineuses, et cela s'obtient en y ajoutant tout ce que l'on peut imaginer de « postiches » : coques, boucles, frissons, papillotes, chiognons, que l'on fait encore bouffer au moyen de « crêpés ».

Les chapeaux sont microscopiques et se portent sur le sommet de ces édifices capillaires. Tout comme les robes, ils ont des noms. Voici le « Pâris », le « Tiricus », le « Pamela » et le « Lamballe », sorte de soucoupe renversée et enguirlandée de fleurs. Et tous ont de larges bretelles que l'on noue sous le menton.

Quant à leur prix nous en avons une idée grâce à Emile Augier, l'auteur de « La Contagion », lui-même, qui dans une autre de ses pièces : « Les Lionnes pauvres », montrait un mari faisant à sa femme une scène à tout casser, et lui reprochant de le précipiter vers la ruine en payant ses chapeaux cinquante francs.

Les tarifs se sont fort élevés depuis lors, et les élégantes de nos jours ruinent leurs époux à moins bon compte lorsqu'elles veulent arborer un modèle de bon style.

Les châles de cachemire sont encore en faveur. Dans toute corbeille qui se respecte, il en faut au moins deux : un long et un carré et de l'Inde, car la contre-facon, le cachemire Français, horrible, du reste, est discrédité.

L'un et l'autre sont d'ailleurs on ne peut moins sayans, et dans ce lourd tissu, même drapé avec le plus d'art possible sur la ridicule crinoline, les femmes offrent tout justement l'apparence d'une grosse sonnette roulée dans un tapis.

Malgré cela, il se trouve des flagorneurs pour leur déclarer que sous ces affreux ajustements, elles sont charmantes, et ces dames n'en doutent pas un instant.

A. BOISARD.

THÉATRES

THÉATRE ALBERT-I^{er} : *Le Grillon*. — Pièce en 3 actes de M. de Francmesnil, d'après Ch. Dickens.

ATHÉNÉE. — *Le Coq en Pâte*, comédie gaie de M. M. Gerbidon et P. Armont.

Le grillon caché dans l'âtre, c'est la conscience de la maison. Il chante quand les hôtes sont heureux, il se tait dès que leur bonheur est menacé et il est fort exigeant à ce point de vue, il sait que le mensonge n'engendre que chagrin et douleur, il se tait dès qu'il en entend un, et n'admet même pas celui que l'on qualifie du nom bizarre de mensonge pieux.

Peu importe que ce soit là une légende ou une imagination de l'auteur ; l'idée est bien jolie et le conte de Noël que Ch. Dickens écrivit à son sujet est un de ses plus délicieux. L'adaptation de M. de Francmesnil a le grand mérite d'être claire et de conserver la saveur du récit anglais.

La mise à la scène est sobre et de bon goût, l'interprétation bonne dans l'ensemble, excellente en ce qui concerne M. H. Burguet, plein d'émotion et de tendresse dans le rôle du vieux Caleb. M. Séverin Mars a dessiné un John bourru et bougon à souhait ; sa jeune femme, cette Dot qui mène tout, qui manque être la victime d'un de ces susdits pieux mensonges, est représentée de façon charmante par M^e Ninon Gilles, brillante de jeunesse et d'entrain.

Le théâtre qui a pris le nom glorieux d'Albert I^{er} a la tâche difficile de s'en montrer digne ; c'est une façon de le faire que d'opposer à la tragédie actuelle le spectacle des luttes et des misères des tout petits quand ils sont exposés aux duretés et aux lâchetés d'un Takleton, tyranneau de village, à l'âme méchante, plein d'orgueil à cause de sa petite for-

tune. La vue d'une jeune fille aveugle ne lui inspire que railleries, et il tremble devant la menace d'un homme. Mensonge et fourberie sont ses armes favorites, et Ch. Dickens était d'avis que cela ne donne pas de satisfactions véritables, que ceux-là seuls sont heureux dont la conscience est paisible. Dans l'âtre de leur cheminée, le grillon chante éperdument, présage de bonheur pour les gens et aussi pour les peuples.

L'Athénée s'efforce simplement de distraire les spectateurs ; par suite d'un testament bizarre, Hector de Larnage aura la fortune de son oncle, si, un an après le décès de celui-ci, il est l'époux d'une des deux demoiselles Bouverel. Or, elles sont fiancées. Comment faire ? On a l'idée d'un mariage blanc qui enrichirait tout le monde, et c'est Florence, l'aînée, qui se dévoue, parce que son fiancé est au Maroc.

Hector mène l'existence en partie double qu'il rêvait, s'amusant tant qu'il peut, puis venant se reposer auprès de Florence paisible et attentionnée. Mais le fiancé de celle-ci revenant, l'honnête faux ménage se dissocie et Hecto épouse Jacqueline, la seconde sœur, dont les anciennes fiancailles ont été rompues.

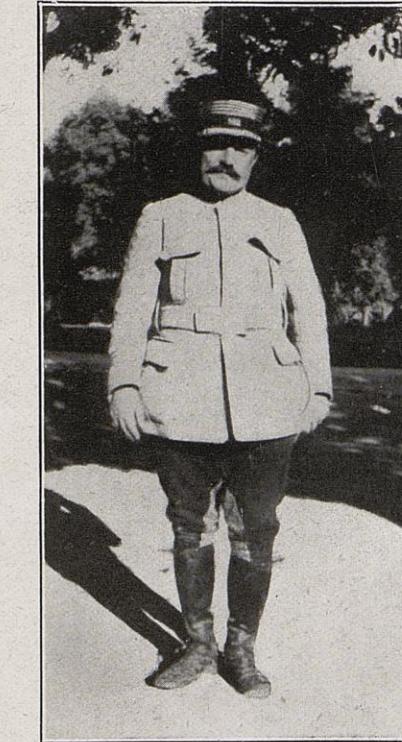
Cette liaison-là durera car Jacqueline aime son mari ; elle le lui prouve, d'ailleurs en lui rendant la vie insupportable à force de vouloir lui donner l'impression qu'il continue son existence de désordres. Prévenue, elle aura vite fait de redevenir elle-même, avec les qualités qui distinguaient Florence.

Des détails amusants, des personnages bien dessinés, l'adroite désinvolture et la bonne humeur de M. Rozenberg, le talent spirituel et ordonné de M. Guyon fils, rendent fort agréable cette pièce construite avec toute la logique du genre.

Marcel FOURNIER.

ÉCHOS

M. Chamaillard (Louis-Paul-Maurice), capitaine au 151^e rég. d'infanterie : excellent capitaine, intelligent, calme, énergique, ayant du coup d'œil et du juge-



Le commandant Chamaillard.

ment. Est sur le front depuis le début de la campagne. A été blessé deux fois : la première fois le 22 août 1914 d'une balle

de shrapnell à l'épaule ; une deuxième fois le 7 septembre suivant d'un coup de feu à la cuisse. A commandé très souvent son bataillon, dans toutes les circonstances, à l'entière satisfaction du commandant du régiment, en particulier les 30 juin, 1^{er}, 2 et 3 juillet 1915 où il s'est maintenu sous un feu terrible, sans précédent, en faisant subir à l'ennemi des pertes sensibles.

En l'un de nos derniers numéros dans un article consacré à la foire de Lyon, l'une de nos photographies portait cette légende : « M. Clémentel et le général d'Amade visitant le stand du Creusot ». C'était une erreur de plume. Les visiteurs officiels qui venaient de parcourir, avec un vif intérêt, l'exposition du Creusot, admiraient à ce moment l'installation de la Société anonyme Commentry-Fourchambault-Decazeville, que représentait notre image.

L'Union des Femmes Peintres et Sculpteurs a eu l'excellente idée de préparer son « Salon » annuel. L'exposition, cette année, aura lieu dans les salles de la galerie Georges Petit, rue de Sèze.

Vendredi, 7 avril, de 4 heures à 6 heures, *Vernissage*. Le salon sera ouvert au public, du samedi 8 avril au samedi 22 avril de 10 heures à 5 heures.

Les envois fort intéressants sont également.

SITUATIONS D'AVENIR

Brochure envoyée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, Paris.

Imp. E. DESFOSSÉS, 13, quai Voltaire.



LES CHAMPS DE BATAILLE DE L'ARGONNE, DE VERDUN ET DE LA WOËVRE. — Cette carte permettra à nos lecteurs de suivre les opérations guerrières qui se poursuivent à notre frontière de l'Est, opérations qui coûtent de si énormes sacrifices à nos ennemis, — pour de si maigres profits, — opérations qui permirent à nos chers et admirables soldats de se couvrir de gloire une fois de plus.

* RÉBUS *



NOS CONCOURS

CHARADE SIMPLE

Mon premier est cruel quand il est solitaire ;
Mon second, moins honnête, est plus tendre que vous ;
Mon tout à votre cœur dès l'enfance a su plaire,
Et parmi vos attraits, c'est le plus beau de tous.
Voltaire.

CHARADE MÉTAGRAMME

Sur cinq pieds, arme ou brouillerie
En me donnant un autre chef,
Le mépris ou la moquerie
Devront se trouver en relief.

— Ajoutez les noms en présence
Bout à bout, et n'ignorez pas
Qu'il faut former certains repas
Où chacun solde sa dépense.

PREMIER CONCOURS D'AVRIL

MOTS DIAGONAUX

Disposez en carré les onze mots suivants,
Dont la plupart, ma foi, sont termes peu savants.
— On y chante, on y pleure... Ordonnances papales
Venant de Clément Cinq. — Vertus... fondamentales.
Taquinier, ennui. — Qui procure un fort gain,
Son rôle est d'appréter. — Sitôt que j'aurai faim,
Je me... restaurerai. — Terme de médecine
Rendu par épatait. — Encor trois, je termine,
Et tout en restant clair, j'essaierai d'être bref,
— Un terme de peinture : imiteriez relief,
— Installez tout auprès, de saint Jérôme, ermite.
— Sur un point culminant, espèce de guérise.

Si vous avez fini d'aligner tous ces mots,
Déchiffrez au travers les deux diagonaux.
Vous avouerez alors que, sans celui de gauche,
Chapitre qui n'était encore qu'à son ébauche
Dans le siècle dernier, mais qui, de notre temps,
A fait et fait toujours des progrès éclatants,
Le second, aujourd'hui, serait en son enfance
Chose bien imparfaite et de peu d'importance.

SOLUTION DE LA PARTIE DE QUATRARMES

Français 45-54 Boches 25-45-43
54-21-3-25 15-35
55-25-22-52

Réponses reçues :

Duguetin, à Nanterre ; Le Koral de la 7^e, avec ses félicitations à G. Néral ; Lucienne Jasmin, à Aups ; Les Habitueux du Bar de la Fourche.

SOLUTION DU PROBLÈME DES BOUTEILLES

Il y a plusieurs manières de résoudre ce problème.

En voici une :

171 252
7 7 = 32 bouteilles. 5 5 = 28 bouteilles.
171 252
432 414
3 3 = 27 bouteilles. 1 1 = 20 bouteilles.
234 414

Nous avons reçu des réponses exactes mais diverses de :

L'Edipe du Mans ; D'Hambyell et Nini ; Les Abrutis de Plaisance, à Morcenx ; Maria Simondes, boulevard Gassendi, Digne ; Mme Philibert, à Millery (une seule opération) ; Un blessé de Douaumont, à Moulins ; Le Vitte, à Montreux ; Nauticus ; Ph. Jacob, rue Fourcade, Paris ; Terminus, à Castelmoron ; Whisky Girl ; Un Infirmier de la 9^e (a fait 6 opérations, enlevant par 2 et gardant toujours 9 latéralement) ; Serengil, à Carcassonne, a fait de même ; Les Habitueux du Café Baille, Digne ; H. Thorel, Epinay-sur-Orge ; L'Edipe de la Bastache ; Académie des Pieds-Pitons, Espéraza ; Paul Descoutures ; Bobby ; Jean de Crantan ; Rominette ; Miss T. Rieuse.

Paris. — Imprimerie E. DESFOSSÉS. 13, quai Voltaire.

Urétrites

PAGÉOL

ANTISEPTIQUE ÉNERGIQUE
des VOIES URINAIRES

Guérit vite et radicalement
Supprime douleurs

ÉVITE TOUTE COMPLICATION

Comm. à l'Académie de Médecine

par le Professeur LASSARATI, Médecin principal de la Marine, anc. Prof. à l'Ecole de Médecine navale,

Labor. de l'URODONAL, 2^{me}, R. de Valenciennes, Paris, 1/2 Boîte : fr. 6 fr.; Grande Boîte : 10 fr.; Etranger 7 et 11 fr.

SOLUTION DU 2^e CONCOURS DE MARS

MORAL,
OBOLE
ROSES
ALESE
LESER

Réponses reçues (max. 5).

Bobby (5) ; Le Péro de Nini et de Kiki (5) ; H. Thorel, Epinay-sur-Orge (5) ; Un Rural, Bourg-en-Bresse (5) ; Mme Philibert, Millery (5) ; Nauticus (5) ; Le Vitte, à Montreux (5) ; Didi (5) ; Les Abrutis de Plaisance, à Morcenx (5) ; Serengil, Carcassonne (5) ; Jean de Cramant (5) ; Une Evacuée, à Saint-Denis (5) ; D'Hambyell et Nini (5) ; Whisky Girl (5) ; Terminus, à Castelmoron (5) ; Paul Descoutures (5) ; Xavier Davel (5) ; L'Edipe de la Bastache (5) — aussi, bien tard, mais en indiquant les points, le quadrille de dominos de Nauticus) ; Un Moche du 134 (5) ; H. Thorel, Epinay-sur-Orge (5) ; Gaston, Simone et Marthon, Toulouse (5) ; Boiss à Beaumes-de-Venise (5) ; Un Infirmier de la 9^e (5).

SOLUTION DES ANAGRAMMES

Méridional — Limonadier.
Gérant — grenat — argent — ganter — Tanger.
Lagunes — angelus — langues.
Port — trop.

Réponses reçues :

Un Infirmier de la 9^e ; Boiss à Beaumes-de-Venise ; Terminus, à Castelmoron (ajoute, pour gérant, trois temps de verbes : ragent — gréant — régnant) ; Un Rural, Bourg-en-Bresse, qui donne ces quatre jolis vers : *Là-bas la cloche a sonné l'ANGELUS, Et la gondole erre sur les LAGUNES, Tandis qu'aux bois — pire des infortunes, Tu l'ENGLUAS, pauvre oiseau, dans les glis.* L'Edipe de la Bastache ; Paul Descoutures ; Whisky Girl ; D'Hambyell et Nini ; Une Evacuée, à Saint-Denis ; Jean de Cramant ; Serengil, à Carcassonne (qui fait des quatre mots et de leurs anagrammes, cet « à peu près » : Réponse d'un Arménien : La guerre ! trop de sang noit l'imam !) ; Les Abrutis de Plaisance, à Morcenx ; Nauticus qui ajoute ce commentaire rimé : « Méridional », on ne peut le nier : Anagramme exquise à « limonadier ».

Mme Philibert, à Millery ; Le Péro de Nini et de Kiki ; Bobby, — qui, ceci pour clôturer sur une phrase patriotique, m'envoie une solution signée d'un siem ami : Allemagne, tu dois périr ! (Gontran).

On ne saurait nier que ces anagrammes aient inspiré la verve des Edipes.

SOLUTION DU RÉBUS

Une grève va-t-elle se déclarer chez les couturières ? avant que le dé en soit jeté, on verra que de fil en aiguille tout sera mis au point.

Hune — grève — Vatel — CE dé — K' lard — échelle — ais, qu'OU tue, rit — R avant queue — LE dé — anse — oie jetée — ON verrat que 2 file — an — aiguille — toue CE — rame — IS au point.

Réponses reçues :

L'Edipe du Mans ; Bobby ; H. Thorel, Epinay-sur-Orge (moins avant) ; Le Capitaine Pierre, au Grand Café, Blois ; Un Targuet de Marvèjols (*verra-t-on* au lieu de *on verra*) ; Le Devin d'Agonges (idem) ; Le Vitte, à Montreux ; Bebel et Ninise ; Les Abrutis de Plaisance, à Morcenx ; Dr Matheus ; Le Lapin de Montroy (*eh ! au lieu de avant*) ; Serengil, Carcassonne ; Jean de Cramant (moins avant) ; Paul Descoutures ; Les Habitués de l'Express Bar, Perpignan ; Salon de Coiffure O. Eguin, Pontivy (à quelques mots près) ; L'Edipe du Carrier ; Marcelle Fondeur, Rueil (à quelques mots près) ; Cercle des poètes de 1870, Saint-Hemer, Calvados (moins avant) ; Xavier Davel ; Terminus, à Castelmoron ; Le vieux du Café Cosmopolite, à Evian-les-Bains ; Boiss, à Beaumes-de-Venise ; Un Infirmier de la 9^e (à quelques mots près).

Serengil, Carcassonne. — Toutes les solutions ont été données à composer, celle de la croix de guerre et celle des mots Janus comme les autres. Il ne m'en reste aucun. Je suppose donc qu'elles ont dû passer ; je n'ai d'ailleurs reçue nulle réclamation à ce sujet. Je pense donc que vous avez mal cherché. Courage — et votez.

Alec CENDRE.

Concours N° 1 d'Avril

Bon à détacher et à joindre
à la solution.